ETUDES COMPAREES SUR DANTE ET LA DIVINE COMEDIE

Par M. Em. Terrade

DANS une étude sur le roi David, le plus grand lyrique qu'ait entendu le monde, Lamartine écrivait ces mélancoliques paroles : « Il n'y a plus de « chant dans le cœur de l'homme ; les lyres restent « muettes, et l'homme passe en silence sans avoir ni « aimé, ni prié, ni chanté ». Ces paroles sont un paradoxe. Si le dix-neuvième siècle connut trop de lyres muettes ou brisées, combien d'autres harmonieusement sonores lui chantèrent le pur amour et l'idéal éternel. Lamartine lui-même, le poète des méditations et des harmonies, suffit à démentir ces lignes attristantes. Car, à l'aurore de 1820, n'est-ce pas sa lyre, à la musique enchanteresse, qui excitait l'enthousiasme de ceux qui avaient trop exclusivement admiré jusqu'alors les doctrines desséchantes et les légèretés sceptiques du dix-neuvième siècle ?

Néanmoins, il faut l'avouer, sous la poussée d'un réalisme outré, la sève d'idéal, source de la grande poésie, semblait quelque peu tarie, depuis assez longtemps, dans la littérature française. Les poètes, en général, pour me servir de la pensée de l'un d'entre eux, préférant s'arrêter à mi-côte des sommets. D'aucuns mêmes, refusaient d'en tenter l'ascension.